



Mme Joséphine SIMON

ancienne conseillère municipale de Cordemais

« Je me souviens du port, il y avait une buvette,
c'était le lieu de rencontre des chasseurs,
des pêcheurs et de toutes les personnes des alentours »

La femme a autant de facettes que le fleuve répand des reflets. Et ce n'est pas anodin. Telle est sa vision des choses : « se plaindre ne sert pas à grande chose. Si on se plaint, on devient vraiment malade ». Née dans le pays du vin, du côté de Châteauthébaud, elle vogue par différents horizons : couturière, crémière, fleuriste... pour devenir la première conseillère municipale à Cordemais. « J'ai été choisie mais je n'ai pas été élue ! [...] J'y suis restée quand même 26 ans [...] les Cordemaisiens m'avaient adoptée, c'est sûr ! ». Souriante, elle nous raconte ses souvenirs d'antan, souvenirs qui expriment un Cordemais caractérisé par l'agriculture, la pêche et l'industrie. En rencontrant cette dame de 104 ans, on ne peut plus survoler Cordemais, mais s'y arrêter.

À Cordemais, elle tenait avec son mari une petite boutique de fleurs et de graines des pépinières Clause, qu'ils allaient chercher à Nantes « à proximité d'un magasin du côté de la rue d'Orléans ». Son futur beau-père était de Cordemais, « il ramassait le foin partout et, il avait une presse à foin qui faisait des bottes ». Il vendait son foin à Nantes chez Lefèvre-Utile et Grandjouan. Le foin partait de Cordemais sur des bateaux plats, mais parfois aussi par la route sur des charrettes tirées par des chevaux. Comme la route était longue, « ils allaient jusqu'à Saint-Étienne-de-Montluc où il y avait une grand-mère qui les accueillait bien. Les chevaux se reposaient un peu et dès le lendemain matin, ils partaient vers Nantes. Il y avait la cale au foin là-bas, je ne peux pas dire où exactement, ça devait être un peu avant Nantes. C'est vieux ça ! »

C'est justement l'activité du foin qui lui a permis rencontrer son mari. Son futur beau-père avait un commis qui connaissait sa famille : « Cette fois-là, le commis n'était pas venu tout seul mais avec mon futur mari pour un casse-croûte, comme on faisait dans ce temps-là. Mon mari y avait oublié son couteau. Alors, il a fallu qu'il revienne le chercher un mois après ».

Le couple est arrivé à Cordemais après avoir eu « quelques commerces à Nantes qui réussissaient bien » : d'abord, une crèmerie dans la rue Charles-Brunellière et ensuite, « une petite boutique de plantes et de fleurs à côté du cimetière Miséricorde [...] Je savais faire de beaux bouquets des fleurs ». Quand son mari est revenu de Lyon, les Allemands étant encore là, ils ont été obligés de vendre leur commerce : « nous ne voulions pas travailler pour eux ! ». Ayant une maison à Cordemais, ils s'y sont installés. « Nous nous aidions les uns les autres au moment des vendanges », nous explique Mme Simon. Et puis, son mari aidait son beau-père avec le négoce du foin. Celui-ci étant veuf, il se faisait aider par des femmes « pour s'occuper de la maison [...] Dans ce temps-là, le linge était lavé dans le milieu du pré, où il y avait un trépied avec un grand chaudron dessus. Le linge bouillait là dedans ».

Après la guerre, comme il fallait des femmes dans le conseil municipal, et qu'elle était appréciée par les Cordemaisiens, elle a été nommée sans qu'elle le sache. « Il y avait beaucoup de travail à faire à Cordemais. Pendant la Poche, vingt et une fermes avaient été brûlées ».

Avoir été conseillère municipale durant 26 ans lui a permis de faire beaucoup de choses. Avant la venue de la centrale, elle avait demandé d'aménager un petit jardin de chaque côté du chemin qui descendait jusqu'à la Loire : « Autrefois, il y avait un chemin qui partait du but de la rue de la Côte jusqu'au bord Loire où un nouvel embarcadère avait été construit. Il traversait le petit pont [...] Je me souviens que, quand la Loire était basse, il y avait du sable aussi. Les enfants accompagnés de leur famille pouvaient aller y jouer et se reposer ». À l'époque, le « petit pont » ou passerelle en béton, permettait d'accéder à l'île [l'île de la Calotte ou l'île de la Nation] où se situe aujourd'hui la centrale ». « Là-bas, c'était des prés ». Les îles de Loire constituaient une grande richesse pour les

herbagers. L'exploitation du fourrage, « l'or vert », s'accompagnaient de véritables expéditions familiales : « À la saison des foins, il y avait toute une famille qui partait sur l'île. Ils construisaient des petites cabanes en bois pour servir d'abris en cas de pluie. Il y a même un gosse, je crois bien, qui est né là-bas ». Aussi sur l'île se situait l'ancien hippodrome souvent inondé par les eaux de Loire.

Une fois la centrale construite, beaucoup de choses ont changé ! Les fils des cultivateurs étaient bien contents de pouvoir conjuguer le travail à la ferme et à l'usine : « Cela a fait beaucoup de bien au pays ! ». En même temps, le nouvel embarcadère ou « nouveau port », comme l'appelaient les ingénieurs, a été abandonné, et les anciens prés ont été occupés par la centrale. C'est ainsi que l'ancien hippodrome a été installé à proximité de l'actuel port. « Je me souviens du port de la Côte, il y avait une dame, Mme Chevalier, qui faisait très bien la cuisine [...] Elle habitait dans la maison où se trouve aujourd'hui le café L'ancre de marine [...] C'était le lieu de rencontre des chasseurs, des pêcheurs, de toutes les personnes des alentours [...] Elle savait très bien faire la note aussi. Mon beau-père l'avait appelée : « Marie, J'Encaisse ».

Difficile de se souvenir de ce que l'on pêchait à l'époque, « j'ai vécu tellement de choses... », dit Mme Simon. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque il y avait beaucoup de civelles dans le port : « Nous les mettions dans des sacs mais ça passait par-dessus les rebords du sac. Nous ne les payons pas, cela débarrassait plutôt les pêcheurs ! »

Depuis sa fenêtre à la maison de la retraite Le Prieuré, Mme Simon voit passer un hélicoptère. Chose connue, elle en a déjà pris un pour faire un tour en sud-Loire : « l'important, c'est de rester active ». Et pour ses 105 ans..., elle attend une croisière en Loire !